

VANDEWALLE (Frédéric J.L.A.), *L'OMMEGANG - Odyssée et reconquête de Stanleyville - 1964*, Collection "Témoignage Africain". Editeur : F. Vandewalle, avenue de Broqueville, 204, Bruxelles, 1970, 457 pages, 56 photographies, 8 cartes et croquis.

Le Colonel Vandewalle fut acteur et observateur de l'histoire récente du Congo. Après avoir été officier de la Force publique, il devint administrateur en chef de la Sûreté au Congo, fonction qu'il exerça jusqu'en 1960. Il servit trois semaines sous le gouvernement Lumumba et regagna ensuite la Belgique. C'est à cette époque que le gouvernement belge inaugura en matière congolaise, un double jeu politique dont le Colonel Vandewalle fit finalement les frais. Pendant que son ancien adjoint à la Sûreté était affecté à Léopoldville où il défendit les thèses unitaristes, le Colonel Vandewalle fut envoyé en novembre 1960, à Elisabethville par le ministre belge chargé des Affaires africaines afin d'y réorganiser l'assistance militaire belge à la sécession katangaise. En 1961, il devint gérant du Consulat belge à Elisabethville après le rappel du Consul Crener. Il conserva ce poste jusqu'en février 1963. Mis en août 1964, à la disposition de Tshombé, devenu premier Ministre du Congo, par le Ministre belge des Affaires

étrangères, P.-H. Spaak, il porta le titre de Conseiller militaire personnel, mais fut en réalité le créateur et le premier chef de la Brigade mécanisée qu'il conduisit de Kamina à Stanleyville entre le mois d'octobre et le 24 novembre 1964.

L'Ommegang est le récit minutieux de l'organisation de la cinquième Brigade mécanisée qui fut chargée de reconquérir l'Est du Congo en partant du Katanga. Composée de soldats congolais, d'anciens gendarmes katangais, de nouvelles recrues congolaises, de mercenaires sud-africains et européens, et encadrée par quelques officiers réguliers belges, la brigade partit fin octobre 1964 du Katanga, reprit Kindu le 5 novembre et arriva à Stanleyville le 24 novembre quelques heures après les parachutistes belges.

Les intentions ou les thèses de l'auteur nous paraissent être de trois ordres. Il entend d'abord régler un compte personnel avec le Ministre des Affaires Etrangères P.-H. Spaak, sur lequel il dit à la première page de son récit avoir une "créance non honorée" (p. 13). Sur ce point la frustration du Colonel Vandewalle n'est pas différente de celle de beaucoup d'anciens coloniaux qui exhalèrent leurs griefs et leurs souvenirs dans des ouvrages de moindre qualité. Le Général Janssens et le Gouverneur Général Pétillon ont donné l'exemple de cette médiocre littérature. Le plaidoyer pro domo du Colonel Vandewalle est d'une autre valeur. L'auteur n'hésite pas à révéler, documents et sources à l'appui, l'essentiel des négociations entre autorités belges et congolaises auxquelles il fut mêlé, et qui aboutirent au retour de Tshombé en juillet 1964 et à la constitution d'une force militaire belgo-congolaise, dont l'OMMEGANG fut la réalisation la plus spectaculaire.

Vandewalle, trop partisan dans cette affaire, n'a pas écrit le livre qu'un tel sujet méritait, mais il a fourni une partie des matériaux de base pour en entreprendre l'étude et a dressé des principaux protagonistes une image qu'il sera difficile d'effacer. Son livre peut être comparé à ce point de vue à celui d'O Brien (*To Katanga and Back*), qui fut son adversaire au moment de la sécession.

La deuxième thèse de l'auteur est également née d'une frustration : celle de n'avoir pas, à trois heures près, conquis lui-même Stanleyville et libéré les otages de l'hôtel Victoria. "Tout se passa, écrit-il, comme si un Machiavel occidental avait voulu priver le gouvernement congolais (en clair : le Colonel Vandewalle) du bénéfice de la reprise de Stanleyville !" (p. 412). Une grande partie de son livre est consacré à la démonstration des qualités de la Brigade mécanisée belgo-congolaise et à l'avantage politique et humain qu'il y aurait eu à lui confier en exclusivité la tâche de reconquérir les zones rebelles et d'y libérer les otages. L'intervention des parachutistes

belges aurait été non seulement superflue, mais la principale menace pour les otages. Selon Vandewalle, les massacres d'Européens avaient commencé avant les débuts de l'Ommegang et même avant qu'il soit question d'un appui militaire belgo-américain à l'ANC.

Il est exact que 29 Belges et une dizaine d'étrangers furent tués avant le 24 novembre, dont quatre ou cinq seulement à la suite d'une progression de l'ANC; il est par contre exagéré d'affirmer que l'intervention des parachutistes "devait provoquer la mort de 275 Belges, la disparition d'une quinzaine d'autres, sans compter les étrangers .." (pp. 410-411). Ce chiffre est beaucoup trop élevé, même en y comptant les étrangers, et il est inexact de dire que c'est le parachutage du 24 novembre 1964 qui serait responsable, par exemple, de la mort des trente et un missionnaires à Buta le 30 mai 1965 au moment où l'ANC et les mercenaires encerclaient la région. L'utilisation par le pouvoir rebelle des otages blancs et en particulier des Américains et des Belges, était la conséquence de l'assistance militaire Belgo-américaine à l'ANC décidée en juin-juillet 1964. Le parachutage du 24 novembre ne fut meurtrier pour les otages, que parce qu'il s'écoula deux heures entre le début de l'opération et l'arrivée des para-commandos au centre de la ville. A ce moment, ceux-ci n'avaient subi aucune perte. Ils trouvèrent 22 morts, cinq mourants et trente cinq blessés. Il fallut deux jours pour répéter l'opération sur Paulis, où les rebelles massacraient les otages depuis la veille. Lorsque les para-commandos se retirèrent à Kamina, ils avaient perdu deux tués contre plus de cinquante otages massacrés. Ils abandonnaient plus de mille autres vivants aux mains des Simba. Une fois encore se vérifiait cette loi de la guerre qui veut que celle-ci soit surtout dangereuse et meurtrière pour les civils. La brigade mécanisée du Colonel Vandewalle ne fit pas grand chose après le 24 novembre 1964 pour démentir cette loi. Lorsqu'on sait que les derniers otages furent massacrés trois ans après la prise de Stanleyville, on peut se demander quelle fut la part réelle des motivations humanitaires dans toute l'assistance militaire belgo-américaine et si les civils blancs ne furent pas d'abord les otages des intérêts politiques et économiques occidentaux au Congo. Vivants, ils justifiaient un soutien inconditionnel au gouvernement Tshombé; morts, ils discréditaient ses adversaires.

Le récit du Colonel Vandewalle a cependant un intérêt historique incontestable dans la mesure où il éclaire la manière dont fut prise à Bruxelles, la décision d'intervenir militairement au Congo. Il s'agit en effet d'un cas politique intéressant révélant certains mécanismes fondamentaux du système politique belge. Par son analyse critique des écrits de P.-H. Spaak et d'autres auteurs, par une utilis-

tion astucieuse de la documentation à sa disposition, par son indépendance d'esprit, le Colonel Vandewalle s'élève au-dessus de la simple chronique ou du témoignage.

La troisième thèse de l'auteur est relative aux mérites respectifs des diverses factions composant l'assistance militaire étrangère. Tout au long de son récit, il ne cache pas son mépris de militaire régulier à l'égard des mercenaires. Ses critiques les plus acerbes sont dirigées contre J. Schramme, dont il souligne - à juste titre d'ailleurs - la lâcheté et l'incompétence. Les mercenaires sud-africains et leurs officiers ne sont pas épargnés. Entre les rodomontades et les allégations gratuites de Mike Hoare et le plaidoyer du Colonel Vandewalle, la balance penche incontestablement en faveur de ce dernier, bien qu'on ne puisse le suivre jusqu'au bout, notamment quand il minimise l'action des autres unités mixtes engagées dans le Nord-Ouest ou à l'Est. Il est certain que les victoires remportées par les mercenaires et l'ANC en octobre à Lisala-Bumba et surtout celles de Beni-Butembo et Bukavu furent décisives pour permettre l'avance de la brigade mécanisée sur Stanleyville. L'armée populaire avait perdu fin octobre ses meilleures unités et était démoralisée par des échecs particulièrement meurtriers qui disqualifiaient ses procédés d'immunisation magique. L'OMMEGANG fut une promenade militaire parce qu'elle se situa entre deux périodes tactiques rebelles à un moment où les Simba avaient dû renoncer à leurs attaques frontales massives et avant qu'ils aient mis au point une tactique efficace d'embuscade. Il est probable qu'à cette époque l'ensemble des territoires rebelles aurait pu être réoccupé par l'Armée nationale congolaise, si celle-ci et les mercenaires avaient soit montré la moindre combativité après la prise de Stanleyville, soit adopté une politique de pacification.

Précis et documenté, utilisant habilement son fichier et ses notes personnelles, lorsqu'il s'agit de relater les faits et gestes des protagonistes européens, l'auteur est moins sûr lorsqu'il traite de réalités congolaises. Il oppose par exemple les rebelles d'Uvira qui "ne s'éloignèrent guère des terres ancestrales" (p. 251) à ceux de Fizi, parmi lesquels il cite les Bavira (!) et les Babui, ce qui est évidemment inexact puisque les Bavira habitent précisément la plaine d'Uvira et les Babui la région à l'Est de Kabambare. Les Simba auraient traversé ensuite "un pays de Bambuli" du nom d'une confrérie ou secte dont les membres s'immunisaient contre les balles par des pratiques magiques (p. 25). Ces renseignements que Vandewalle tire entre autres sources du "*Guide du voyageur du Congo Belge et Ruanda-Urundi*" sont dénués de toute valeur et ne peuvent expliquer le recours aux pratiques magiques qui furent déjà utilisées au Katanga en 1960-1961 par la Balubakat et en 1961-62 par les gendarmes

Gizengistes de Stanleyville. Plus loin (p. 255), il est question de nouveaux Dawa, avec tatouage au front pour immuniser les troupes contre les attaques aériennes. Or les incisions au front faisaient partie dès le début du rituel habituel d'immunisation contre les balles.

Parlant des violences et des exactions commises par les Simba, Vandewalle confond les cas d'indiscipline dénoncés et réprimés par les officiers Simba eux-mêmes, et les exécutions ordonnées très systématiquement par les dirigeants rebelles à l'encontre de leurs principaux adversaires (p. 253).

Le Colonel Vandewalle paraît également ignorer le fait que l'avance de l'Armée populaire fut contenue d'abord par des forces purement congolaises composées de guerriers, de paysans, de policiers ou de militaires de l'ANC. Ce fut le cas à Mwenga avec les Warega, à Bukavu avec les Bashi, au Lomami avec les Basonge, au Sankuru de la part d'une fraction des Batetela et des Bashilele etc... Affirmer que l'Armée populaire ne connut que des victoires aussi longtemps qu'elle se mesura seule à l'ANC et que c'est l'OMME-GANG qui fit changer la fortune de camp (p. 260), est donc non seulement exagéré mais totalement inexact. L'auteur qui insiste à plusieurs reprises sur la victoire du Colonel Kakudji et de l'ANC à Albertville pour ridiculiser l'équipée lamentable des mercenaires de Mike Hoare contre la même ville, était cependant bien placé pour le savoir.

Signalons encore que les notes d'écoute de l'ANC ne constituent pas une source sûre surtout lorsqu'il s'agit de mentionner des noms propres. L'Armée populaire ne comptait pas de major Kitukano, mais bien un major Kitungano (p. 261). Le chef des opérations à Kindu s'appelait Emile Okotshi et non Oko (p. 262). Madame Onegare ne peut être que la même personne que Mama Onema, dont l'écoute ANC avait déformé le nom en le captant (p. 263). Le Colonel Vandewalle aurait dû se souvenir qu'il avait été jusqu'en 1960 Administrateur en chef de la Sûreté au Congo et vérifier ses fiches congolaises avant de citer des noms propres.

Regrettons enfin que l'auteur cède souvent malgré la gravité du sujet à la tentation du bon mot ou de la phrase percutante pour faire sourire la galerie au détriment de la vérité historique. Ainsi lorsqu'il écrit : "tous les simba n'étaient pas des bourreaux ou des tueurs. Il y avait parmi eux des mélomanes" (p. 254), il sacrifie à une habitude de la société coloniale : dissimuler une attitude de mépris racial sous une forme humoristique. A la page 385, renouant avec le style colonial, il parlera d'ailleurs d'otages "sous la coupe des sauvages".

Le style du Colonel n'est pas seulement irritant par moment, il est souvent incorrect ou confus au point de rendre le sens de certains

passages incompréhensible.

Après avoir relevé ces lacunes de fond et de forme, il serait injuste de ne pas resituer la tentative du Colonel Vandewalle dans une perspective de connaissance historique. La somme et la précision de la plupart des informations, l'importance et le caractère inédit de la documentation utilisée, l'indépendance de l'auteur à l'égard de toute pression politique, la minutie du travail font du récit du Colonel Vandewalle une oeuvre de valeur historique incontestable.

B. VERHAEGEN.